

LES CONQUÊTES DE L'EMPEREUR DE LA CHINE

PAR

HENRI CORDIER

La suite de seize estampes gravées à Paris au dix-huitième siècle sous la direction de COCHIN représentant « les Conquêtes de l'Empereur de la Chine » jouit d'une grande réputation. Elle est rare et l'histoire de l'exécution des planches est peu connue : nous nous proposons de la retracer aujourd'hui. Nous rappellerons tout d'abord les faits mémorables dont elles sont destinées à conserver le souvenir.

A la fin du dix-septième siècle, les Éleuthes (Kalmouks ou Mongols Occidentaux) avaient assuré leur puissance dans l'Asie centrale avec leurs chefs, l'Erdeni Bahadour Kong-Taïchi, mort en 1665, et son second fils, Galdan Boushtou. Ils menaçaient de s'avancer jusqu'au Kou-kou-Nor, mais leur route était barrée par d'autres Mongols, les Kalkhas qui servaient d'État tampon entre les envahisseurs et la Chine, aussi l'empereur K'ang-li se porta-t-il à leur secours. Galdan, mis en fuite en 1696, préparait une seconde campagne lorsqu'il mourut (1697).

« La mort de Galdan avait laissé sans grand chef effectif la nation des Éleuthes ; ses neveux, fils de son frère aîné Senghe, Tsewang Arabtan et Chereng Donduk assuraient l'avenir de la dynastie ; le pouvoir resta dans la famille du premier et il fut exercé tour à tour par ses petits-fils Baïan Adshan et Dardsha, puis par le petit-fils de Chereng Donduk, Tawatsi, qui fut le dixième souverain des Éleuthes. En 1753, un des chefs éleuthes, Amoursana, étant entré en lutte à la suite des fautes d'Adshan qui avait remplacé comme huitième souverain son père Galdan Chereng (+ 1745), fils de Tsewang Arabtan (+ 1727), un lama nommé Torgui essaya de s'emparer

du pouvoir, mais fut tué. Tawatsi fit appel à l'empereur de la Chine, qui intervint en sa faveur, mais laissa la vie à son adversaire. Amoursana, craignant de voir Tawatsi servir un jour d'instrument contre lui, gêné par le contrôle des fonctionnaires chinois, leva en 1755 l'étendard de la révolte. Deux frères musulmans, descendants de Hazrat Afak, qui avaient longtemps servi d'otages aux Chinois, Burhân ed-Din (Boronitou) et K'odzichân (Houo-tsi-tchian), désignés sous les noms de Grand et de Petit Khodja, avaient été remis en liberté en 1755. Tandis que l'aîné était à Kachgar, le second se rendait à Yarkand. Burhân ed-Din embrassa le parti d'Amoursana, qui, battu par le général chinois Tchao Houei, fut obligé de fuir en Sibérie, où il mourut de la petite vérole. Burhân ed-Din se réfugia chez son frère, qui refusa de le livrer aux Chinois. C'était recommencer une nouvelle guerre. Malgré leur bravoure et une résistance opiniâtre, les Khodja défaits se réfugièrent dans le Badakhchân. Le sultan de ce pays fit l'un prisonnier et tua l'autre dans une bataille livrée à la petite armée fidèle qui les suivait. Lorsque Tchao Houei les réclama, on lui livra la tête du Petit Khodja et le cadavre du Grand Khodja¹. »

Les conséquences de cette victoire furent considérables : K'ien-loung devenait maître non seulement des territoires occupés par les Éleuthes, mais aussi de toutes les villes musulmanes dont les rivières forment le Tarim, Aqsou, Yarkand, Kachgar. La nouvelle conquête, *Sin-Kiang*, fut divisée, suivant que le pays était au nord ou au sud des T'ien chan, en *T'ien chan Pe lou* et *T'ien chan Nan lou*, administrés par des *Tsiang Kun*, gouverneurs militaires, dont le premier fut désigné la vingt-septième année de K'ien-loung (1762) et qui résidait à Ili ou Kouldja dont la ville chinoise, Houei yuan, a été bâtie en 1764.

La conquête définitive de cette région en 1759 fut suivie, en avril 1760, d'une cérémonie grandiose dans laquelle les généraux TCHAO HOUËI et FOU TE, qui avaient pris part à cette campagne, furent l'objet d'honneurs inusités de la part de l'Empereur. K'ien-loung, désireux de conserver pour les générations futures les principales scènes de cette guerre, fit appel pour les retracer aux artistes européens qui se trouvaient comme missionnaires à la Cour².

L'Empereur n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix : quatre peintres, dont trois, membres de la Compagnie de Jésus, résidaient à Pe-king et

1. HENRI CORDIER, dans LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, VIII, pp. 936-937.

2. LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, VIII, p. 938.

appartenait au groupe d'artistes attachés à la Cour impériale : c'étaient les Frères CASTIGLIONE, ATTIRET et SICKELPART, qui eurent plus tard comme adjoint ou remplaçant le Frère italien Giuseppe PANZI, 潘若瑟, P'AN *Jo-che*, arrivé en 1771 ; j'ai eu l'occasion d'en parler ailleurs ¹. Le quatrième peintre était un Augustin déchaussé, le Frère Jean DAMASCÈNE.

Le Frère Giuseppe CASTIGLIONE, appelé CASTILHONI sur les planches des Batailles de K'ien-loung, 真世寧, LANG *Che-ning*, par les Chinois, était arrivé en Chine en août 1715 ; il mourut à Pe-king en 1764. Il avait peint de nombreux portraits et exécuté la décoration de la plus belle salle du Collège des Jésuites à Pe-king. « Castiglione l'avoit autrefois embellie de deux grands & magnifiques tableaux, qui représentent, l'un le grand Constantin sur le point de vaincre, & l'autre, Constantin vainqueur & triomphant. Il avoit peint aussi sur les côtés, deux perspectives qui font illusion. Le plafond est très beau². »

Jean-Denis ATTIRET était un Comtois, né à Dôle le 31 juillet 1702 ; il arriva à la mission de Chine le 5 août 1738 ; les Chinois le nommaient 巴德尼, PA *Te-ni* ; il mourut à Pe-king le 8 décembre 1768. L'Empereur le tenait en grande estime et en juillet 1754 l'éleva au grade de fonctionnaire du quatrième rang, grade que refusa d'ailleurs Attiret avec beaucoup de dignité³.

Il écrivait de Pe-king, le 1^{er} novembre 1743 :

« Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'Empereur, de sa femme, de quelques autres princes et princesses du sang, de quelques favoris et autres seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avois appris et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation : de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce ; rarement de la figure. Les portraits de l'empereur et des impératrices avoient été peints, avant mon arrivée, par un de nos frères, nommé Castiglione, peintre italien et très habile, avec qui je suis tous les jours.

« Tout ce que nous peignons est ordonné par l'empereur. Nous faisons d'abord les dessins ; il les voit, les fait changer, réformer comme

1. *Mélanges Picot*.

2. *Mémoires concernant les Chinois*, VIII, p. 286.

3. Voir pp. xxxi et seq. de l'Épître du P. L. Patouillet, en tête du XXVIII^e Recueil des *Lettres éditantes*, 1758.

bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par là sans oser rien dire. Ici l'empereur sait tout, ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, et peut-être le croit-il : toujours agit-il comme s'il en étoit persuadé¹ ! »

Ce n'étoit pas une sinécure que d'être peintre de la Cour ainsi qu'on le pourra voir dans la lettre adressée le 17 octobre 1754 par le P. AMIOT au P. DE LA TOUR².

Attiret, après avoir reçu de son père, peintre médiocre, les premiers éléments, alla, sous les auspices du Marquis de Broissia, « se perfectionner dans cette terre où les arts fleurissent avec les citronniers ». A son retour de Rome, passant par Lyon, il y peignit quelques bons portraits, notamment ceux du cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne; de l'archevêque de Lyon; de M. Perrichon, prévôt des Marchands. Rentré à Dôle, il continua à s'occuper de peinture. « Il avait trente ans quand une amertume salutaire qu'il sentit au milieu du monde, l'ayant averti de se donner à Dieu, il entra chez les Jésuites avec l'humble habit de Frère convers, sans pour cela déposer les pinceaux. Durant son noviciat, il peignit les quatre pendentifs du dôme de l'église des Jésuites d'Avignon³. » Les PP. PARRENIN⁴ et V. CHÂLIER⁵ de la mission française de Pe-king ayant demandé un peintre, Attiret s'offrit et partit pour la Chine vers la fin de 1737. Arrivé à Pe-king, il offrit à l'Empereur pour son coup d'essai un tableau représentant l'Adoration des Rois; K'ien-loung en fut si satisfait qu'il fit placer cette œuvre dans l'intérieur du Palais.

Il y avait au rez-de-chaussée du Palais une salle isolée, exposée aux intempéries de toutes les saisons qui servait d'atelier de peinture. « Là, n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit réchaud sur lequel il mettoit ses godets, pour empêcher que les couleurs ne gèlassent, il souffroit le froid le plus piquant. Il n'avoit pas moins à souffrir en été par l'épuisement où le réduisoient les chaleurs excessives, dans un lieu que les rayons d'un soleil brûlant qui entroit par tous les côtés, rendoient comme une espèce de fournaise. Au reste les autres Peintres étoient dans la même position que lui, ainsi il n'avoit pas à se plaindre⁶ ! »

1. *Lettres édifiantes*, éd. du Panthéon littéraire, III, p. 793.

2. *Lettres édifiantes*, éd. du Panthéon littéraire, IV, pp. 44 seq.

3. FEUILLET DE CONCHES, *Les Peintres européens en Chine*, 1856, p. 9.

4. Dominique PARRENIN, 巴多明, Pa To-ming, né au Russey, diocèse de Besançon, le 1^{er} sep-

tembre 1663; † à Pe-king, 27 septembre 1741.

5. Valentin CHÂLIER, 沙卯玉, Cha Mao-yu, supérieur des Missions Françaises en Chine; né le 17 décembre 1697 à Briançon; † à Pe-king, le 12 avril 1747.

6. Extrait d'une lettre du P. AMIOT du 4^{or} mars 1769 (*Journal des Sçavans*, juin 1774, pp. 406-420).

Attiret a peint plus de deux cents portraits de personnes de différents âges et de différentes nations¹. « Ne pouvant suffire à tout, il se contentoit d'esquisser les Sujets et de peindre lui-même les carnations, il distribuoit le reste de l'ouvrage aux Peintres chinois dont il dirigeoit le pinceau. Il avouoit lui-même que pour ce qui regarde la coëffure, l'habillement, le paysage, les animaux & en général le costume du Pays, les Chinois dirigés le faisoient infiniment plus vite & beaucoup mieux qu'il n'auroit pu le faire. Il apprenoit tous les jours quelque chose de nouveau dont il faisoit usage dans l'occasion, & il reçut de ces Peintres des instructions utiles². »

Ignace SICKELPART était un Tchèque, né le 8 septembre 1708 ; il arriva à la mission de Chine en avril 1745 ; son nom chinois était 艾啟蒙 *Ngai K'i-mong*³ ; il mourut à Pe-king le 6 octobre 1780 ; à l'occasion de l'anniversaire de sa soixante-dixième année, l'Empereur K'ien-loung, le 21 septembre 1777, le combla d'honneurs comme il l'avait fait en semblable circonstance pour le frère Castiglione ; les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion ont été racontées dans les *Mémoires concernant les Chinois*, VIII, p. 283, et par Panzi dans une lettre du 22 novembre 1777, reproduite par C.-G. de Murr, *Journal zur Kunstgeschichte*, IX ter Theil, 1780, p. 93.

Nous sommes moins bien renseignés sur le quatrième peintre, Jean DAMASCÈNE, religieux Augustin, missionnaire de la Propagande. Il ne doit pas être confondu avec Jean Damascène, sacré le 20 septembre 1778, sans bulles, évêque de Pe-king, par le Vicaire apostolique du Chan-si ; celui-ci joua un rôle discutable dans les dissensions entre les missionnaires qui suivirent la suppression de la Compagnie de Jésus par Clément XIV ; il mourut en novembre 1781 et fut enterré au cimetière français de Pe-king.

L'Empereur fit donc exécuter seize dessins représentant les événements de la Conquête du pays des Éleuthes par les frères Castiglione, Attiret, Sickelpart et Damascène ; lorsque ce travail fut terminé, K'ien-loung, décidé à faire graver ces dessins en Europe, chargea le Vice-Roi de Canton de prendre des informations à cet égard ; les Anglais furent d'abord pressentis, mais le P. LE FEBVRE, supérieur de la mission française des Jésuites à

1. AMIOT, l. c., p. 442.

2. AMIOT, l. c., pp. 408-409. On pourra consulter : *Un Artiste Comtois à la Cour de Chine au XVIII^e siècle : le Frère Alliret (1702-1768)*, par M. GEORGES GAZIER, conservateur de la Bibliothèque de Besançon. — Extrait des *Mémoires de la Société d'Emulation du*

Doubs (8^e série, tome VI, 1914), Besançon, Dodi-vers, 1912, in-8, pp. 26.

3. Dans le *Catalogus Patrum ac Fratrum S. J.*, de 1892. — Dans le *Catalogus* de 1873, il est appelé *Ngai Na-tsio* 艾納爵 [Ignace, 依納爵, *I-na-tsio*].

Canton¹, « fit représenter au Vice-Roi par un mandarin de ses amis, protecteur déclaré des Français, que les arts étaient plus cultivés en France que dans aucun autre État de l'Europe, et que la gravure, surtout, y était portée au plus haut point de perfection². »

En conséquence, par décret du 26^e jour de la 5^e lune, c'est-à-dire le 13 juillet 1765, l'Empereur K'ien-loung ordonnait qu'il serait envoyé en France seize dessins « des Victoires qu'il avoit remportées dans le Royaume de Chanagar et dans les Pays Mahométans voisins, pour être gravés par les plus Célèbres Artistes ».

Quatre planches, celles qui ont été numérotées 5, 7, 8 et 15, dans la suite furent remises aux préposés de la Compagnie des Indes à Canton avec « une somme de seize mille taels, soit 112.800 livres, le tael valant 7 fr. 10³ ». A ces planches était jointe une lettre du Frère CASTIGLIONE datée également de Pe-king, adressée au *Directeur des Arts* en lui recommandant d'apporter dans les gravures « la correction et la netteté la plus exacte ». Quand les quatre dessins arrivèrent à Paris, les Directeurs de la Compagnie des Indes, au lieu de les remettre immédiatement à leur adresse, s'occupèrent de trouver eux-mêmes des graveurs. Le fait est ainsi raconté par PARENT,

1. Le P. Louis-Joseph LEFEBVRE, né le 30 août 1706 ; arriva dans la Mission le 8 août 1737 ; il fut nommé supérieur de la Mission française en 1762 en remplacement du P. DE NEUVIALLE ; il eut lui-même comme successeur en 1769 le P. J.-B. DE LA ROCHE. Le P. LEFEBVRE était l'ami particulier de Pierre POIVRE, intendant de l'île de France et son correspondant en Chine.

Le Mémoire suivant, inédit, tiré des papiers Delessert, Bib. de l'Institut, donne des renseignements sur la famille de ce missionnaire.

MÉMOIRE

« Louis-Joseph LEFEBVRE, Prêtre, fut envoyé en qualité de missionnaire, en Chine, en 1736, d'où il n'est revenu qu'en 1775, âgé de 70 ans, après y avoir servi la Religion et l'État pendant trente-huit ans.

« Son père, Charles-Joseph LEFEBVRE, Chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Louis, Capitaine au Régiment de Champagne, Ingénieur en Chef au Havre-de-Grace, fut pourvu du Gouvernement de la ville de Clisson en Bretagne, en considération de ses importants services rappelés dans ses Provisions du 6 janvier 1712 en ces termes. En 1693, au siège d'heydelbert (Heidelberg), il entra l'Épée à la main, à la tête des troupes, dans la place, après avoir essuyé un très grand feu de la part des assiégés. Il se trouva dans la même campagne, aux Prises de

Vaingen, de Quingemberg, et d'Autrel, et fut reconnoître de près les retranchements des ennemis proche d'hailbron [Heilbronn]. Il ne discontinua pas ensuite, disent les mêmes provisions, de rendre des services tant en Allemagne que dans la Roche en Ardenne, où il se donna tous les mouvements nécessaires pour metre ce poste à couvert de l'insulte des ennemis qui avoient dessein d'en faire le siège. En 1703, il se jeta dans la ville de Bellile au travers de l'armée navale des Ennemis qui y vouloient faire une descente. Il est enfin mort en 1717 Directeur Général des fortifications du pais d'Aunis Saintonge et Medoc et Isles adjacentes.

« Joseph Etienne LEFEBVRE son fils aîné, frère du Sr Abbé LEFEBVRE, a servi en qualité d'ingénieur pendant l'espace de 40 ans et est mort il y a environ treize ans, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, Lieutenant dans le Régiment de la Marine et Ingénieur en Chef des fortifications en Bretagne. »

2. Bib. de l'Institut, Ms. D. M. 167.

3. JEAN MONVAL, *Les Conquêtes de la Chine. Une Commande de l'Empereur de Chine en France au XVIII^e siècle.* (La Revue de l'Art ancien et moderne, XVIII, juillet-décembre 1905, pp. 147-160.) — Voir p. 150. — Les sommes étaient payées par annuités par le *Co Hang*, ou Conseil des Marchands hanistes, aux agents de la Compagnie des Indes, puis au Consul de France à Canton. Voir HENRI CORDIER, *La France en Chine au XVIII^e siècle*, 1883.

premier commis du ministre Bertin, dans une lettre qu'il adressait à ce dernier de Séville, le 18 avril 1776 :

J'étois au bureau de M^{rs}. les Syndics et Directeurs lorsqu'on examinoit les magnifiques desseins venus de la Chine, et j'appris de ces Messieurs qu'on s'étoit adressé à M. VASELET pour procurer des artistes capables de les graver ; tandis qu'on s'occupoit de la préférence qu'on pouvoit accorder à tels ou tels (par manière de conversation), je m'amusai à lire la dépêche du P. Castiglione, un des auteurs des desseins ; elle étoit en trois langues, françois, latin et italien, et je vis que l'adresse étoit à M. le Président des Beaux-Arts, etc. Je fis apercevoir à M. de Rabec [l'un des Directeurs de la Compagnie des Indes] et à plusieurs de ces Messieurs que l'exécution de l'ouvrage ne les regardoit point, et que l'Empereur de la Chine avoit entendu d'en charger le Ministre des Arts, c'est-à-dire le Directeur général des Bâtiments du Roy. Je revins sur le champ en avertir Monseigneur [Bertin]¹ qui me chargea d'en prévenir M. Cochin, ce que je fis, et le même jour Monseigneur en parla à M. le Marquis de Marigni qui prit les ordres du Roy et retira les desseins².

En fait les dessins furent remis au Marquis de Marigny, alors Directeur de l'Académie royale de peinture, par M. de Méry d'Arcy, l'un des Directeurs de la Compagnie des Indes, le 31 décembre 1766. Les *Mémoires secrets*³ ne manquent pas de signaler l'arrivée des dessins :

28 novembre 1769. L'Empereur de la Chine a envoyé en France par la Compagnie des Indes des dessins magnifiques de conquêtes, pour être gravés par nos meilleurs artistes. M. le Marquis de Marigny préside à l'exécution de cet ouvrage.

La mode est à la Chine⁴. Un mémoire adressé des bureaux de Bertin représente au roi « qu'il serait à propos d'exécuter en petit les quatre dessins sur des grands vases de belle forme de la manufacture royale de Sèvres, et de les exécuter en tapisserie à la manufacture des Gobelins : cela, dit l'auteur du mémoire, donnerait à tout l'empire de la Chine une haute idée de la supériorité de nos artistes, de nos manufactures et de notre nation, et les Français ne seraient plus, comme ils le sont à la Chine, confondus avec les autres nations sous le nom d'Européens... Cela disposerait l'empereur

1. Henri-Léonard-Jean-Baptiste BERTIN, né dans le Périgord en 1719 ; Conseiller au Grand Conseil (juin 1741) ; Maître des Requêtes (avril 1745) ; Intendant du Roussillon (1750-1753) ; Intendant de Lyon (1754) ; Lieutenant de Police (1757) ; Contrôleur général des Finances (1759) ; Secrétaire d'Etat (no-

vembre 1762) ; † aux eaux de Spa, le 16 septembre 1792, à 4 heures du matin.

2. Bib. de l'Institut, D. M. 167.

3. *Mém. secrets*, III, pp. 259-260.

4. HENRI CORDIER, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris, Laurens, 1910, in-4.

en faveur de notre commerce, qui depuis quelques années a reçu le plus grand échec, en punition de la mauvaise conduite des Anglais dans une affaire qui s'est passée il y a quelques années, et dont nous supportons le préjudice ainsi que tous les autres Européens... En outre, la religion chrétienne et la protection que le roy accorde aux missions étrangères en serait bien plus puissante¹. »

Le 31 décembre 1766, Bertin écrivait à Ko et à YANG, « les Chinois de Turgot », pour leur annoncer l'arrivée des quatre dessins et l'enthousiasme qu'ils ont soulevé.

Peut-être aurés-vous appris avant de partir de Canton que l'Empereur de la Chine a envoyé en France quatre desseins magnifiques qui représentent des batailles et des victoires remportées par l'Empereur sur des Rebelles. Ces desseins lavés à l'encre de la Chine sont de la plus grande beauté²; on y distingue entr'autres ceux qui sont de la main du P. Castiglioni et du F. Attiret. Pour suivre l'intention de l'Empereur on va faire graver ces quatre desseins sur des planches de cuivre par les plus habiles maitres et je ne doute pas que la manière dont ces gravures seront exécutées ne donne à l'Empereur une haute idée de la perfection où l'art de la gravure a été porté parmi nous³. On assure que ces desseins seront suivis de douze desseins pareils qui traitent les mêmes sujets. Il seroit à souhaiter qu'on eut en même temps un détail historique des événemens qui sont peints dans ces tableaux. Si vous en apprenés quelque chose je vous prie de m'en envoyer les détails. Il y a apparence que les seize desseins composent la suite des victoires de Tsongte da ma-van, et de Chun tchi, Chef de la dynastie Tsing actuellement régnante à la Chine depuis la révolution de 1644, peut être aussy comme on l'a assuré que ces desseins représentent les Expéditions et les Combats que l'Empereur régnant a donné contre les rebelles qu'il a réduict, et dont on n'a eu aucune connoissance en Europe; vous me ferés plaisir de me marquer ce que vous en aurés appris des personnes instruites et des Missionnaires avec qui vous aurés eu occasion d'en conférer⁴.

Charles-Nicolas COCHIN, né à Paris le 22 février 1715, † au Louvre le 29 avril 1790, était alors secrétaire-historiographe de l'Académie de Peinture ; chargé par Marigny de l'inspection et de la direction générale de l'ou-

1. Bib. de l'Institut, D. M. 467.

2. « N°. Je ne les ai pas encore vû, mais M. Poivre et autres personnes les trouvent tels. Quelques artistes y ont pourtant trouvé à critiquer, peut-être est-ce faute de connoitre le costume. Les canons par exemple jonchés simplement par terre et tirés en cet Etat leur ont paru susceptibles de la plus forte critique. Peut-être ignore-t-on à la Chine les affûts et la façon de faire usage du canon. »

3. « Je veillerai moi-même avec M. le Marquis de Marigny Surintendant des Arts bâlimens et Manufactures du Roy à l'exécution de ces gravures. Vous verrés à la fin de la lettre de M. Poivre quelques idées qu'on auroit aussy aisément fait exécuter et qui auroient été d'un plus grand bruit aux yeux de l'Empereur vôtre. »

4. Archives nat., O₁, carton 1924, cité par M. JEAN MONVAL, *l. c.*, p. 150.

vrage, il fit choix pour la gravure d'artistes renommés : LE BAS¹, SAINT-AUBIN², B.-L. PRÉVOT et ALIAMET³.

Plus tard on leur ajouta pour l'exécution d'autres planches : MASQUELIER⁴, NÉE⁵ et CHOFFARD⁶.

Le 19 avril 1767, Marigny écrivait à Cochin pour qu'il prenne les arrangements nécessaires pour l'exécution des gravures et pour convenir du prix de chaque planche; l'artiste proposait 10.000 livres par planche plus une augmentation de 1.000 livres pour l'artiste qui aurait la planche la plus chargée; ce fut Prevost chargé de la planche 8 qui reçut ces 1.000 livres d'augmentation⁷. Marigny aurait désiré que le travail fût terminé pour la fin de 1768; Cochin répondait que les graveurs demandaient jusqu'à la fin de l'été de 1769. En fait, ce fut en 1769, que les planches furent envoyées en Chine.

Le 22 avril 1767, les quatre graveurs s'engagent à graver les planches, « d'après et conforme aux dessins des missionnaires, ainsi qu'aux améliorations qui pourront y être faites par M. Cochin, pour la somme de 10.000 livres pour chaque planche, demandant 1.000 livres en commençant, 3.000 livres lors de l'épreuve à l'eau-forte, 3.000 livres aux premières épreuves retouchées au burin, et les 3.000 livres restantes à l'entière terminaison de l'ouvrage⁸ ».

Les premières quittances sont du 23 mai 1767.

Les quatre planches furent ainsi réparties : LE BAS (Pl. 5), dessin de Castiglione; SAINT-AUBIN (Pl. 7), dessin de Jean Damascène, le moins bon de tous fut rectifié par Cochin; PREVOST (Pl. 8), dessin de Sickelpart; ALIAMET (Pl. 15), dessin d'Attiret. Cochin retoucha, non seulement les dessins, mais aussi certaines planches, notamment celles de Le Bas et de Prevost.

Rien ne fut épargné pour que ces gravures fussent dignes du grand souverain auquel elles étaient destinées. Les planches de cuivre vinrent d'Angleterre; le tirage fut fait sur du papier fabriqué exprès par le sieur PRUDHOMME, Marchand Papetier, papier nommé Grand Louvois, ayant

1. Jacques-Philippe LE BAS, né à Paris, le 8 juillet 1707, † 14 avril 1783.

2. Augustin de SAINT-AUBIN, né à Paris, le 3 janvier 1736, † à Paris, le 9 novembre 1807.

3. Jacques ALIAMET, élève de Le Bas, né à Abbeville en 1728, † à Paris en 1788.

4. Louis-Joseph MASQUELIER, né à Cisoing, près

Lille, le 21 février 1741, † 26 février 1811, élève de Le Bas.

5. Denis NÉE, né à Paris vers 1732, † 1818, élève de Le Bas.

6. Pierre-Philippe CHOFFARD, né à Paris, en 1730, † à Paris 7 mars 1809.

7. MONVAL.

8. MONVAL, *l. c.*, p. 152.

3 pieds 4 pouces et demi de longueur sur 2 pieds 6 pouces et demi de hauteur. L'imprimeur était le sieur BEAUVAIS choisi comme Prud'homme par Cochin.

BERTIN, dans une lettre de Versailles, le 27 janvier 1769, annonce à Ko et à Yang l'arrivée des douze dessins en juillet 1767 et leur indique l'état d'avancement de la gravure :

Vous apprendrés sans doute avec plaisir et je vous prie d'en faire part aux Missionnaires que les quatre premiers desseins qui avoient été envoyés en 1765 sont actuellement gravés et entre les mains de M. Cochin, le premier graveur de l'Europe qui y donne la dernière touche ; ils sont du plus beau fini et du plus grand effet. Il ne falloit rien moins que la finesse du burin des plus habiles maitres qui y ont été employés pour rendre la délicatesse de ces desseins que personne en France ne pourroit rendre avec autant de finesse et de précision. C'est le sentiment qu'en ont porté les plus habiles peintres de l'Académie et M. Cochin luy-même qui me l'a assuré.

Ces quatre desseins ont été suivis de douze autres qui sont arrivés avec les vaisseaux de Chine au mois de juillet 1767 ; ils sont tous actuellement portés sur le cuivre sous la direction des plus habiles maitres qui sont Eux mêmes dirigés par M. Cochin. Ces seize gravures seront d'un très grand prix par le mérite des desseins, de l'exécution et des sujets qu'ils représentent, mais l'ouvrage sera d'assés longue haleine. Les quatre premières planches partiront à la fin de cette année et tous les ans on fera en sorte d'en envoyer la même quantité.

Je vous remercie de la note historique que vous me donnés des victoires de l'Empereur sur les Eludes [*sic*, Éleuthes] et les Chuncards [*sic*, Dzoungares] qui sont décrites dans ces desseins. La modération et la clémence forment le caractère particulier de ce Prince qui après sa victoire a comblé de bienfaits son ennemi *Tamacu*. Je désirerois savoir de quel côté des frontières de l'Empire ce Royaume des Eludes et des Chuncards est situé ; quelle est à peu près son étendue et ses confins, vous me ferés plaisir de me le marquer afin d'en enrichir nos cartes qui sont toujours bien imparfaites sur ces Pays éloignés de nous¹.

Une nouvelle lettre du Ministre aux mêmes, Versailles, le 17 décembre 1769 : on voit l'achèvement des quatre premières planches :

On comptoit cette année d'envoyer 4 estampes des 16 qui représentent les victoires de l'Empereur mais plusieurs circonstances ont arrêté cet ouvrage, de manière qu'il a été impossible d'en avoir plus de deux entièrement finies, les deux autres seroient parties en même temps si M. Cochin jaloux qu'il ne soit rien présenté à l'Empereur de la Chine qui ne soye vraiment digne de cet honneur, a mieux aimé différer l'expédition de ces deux dernières afin d'y mettre la dernière main, on verra

1. Bib. de l'Institut, D. M., 167.

seulement la première épreuve de la 3^e avant la retouche et l'on en jugera la nécessité par l'état de perfection auquel les deux premières ont été portées; au surplus M. Cochin envoie un mémoire qui ne laisse rien à désirer à ce sujet.

Je recevrai avec plaisir la relation exacte des Victoires de l'Empereur qui font le sujet des 16 dessins. Et surtout comme je vous l'ai demandé par une dépêche du 27 janvier des notes exactes des lieux bien désignés par les degrés de latitude et de longitude, et par les confins des pays connus qui limitent les terres des états conquis par l'Empereur ¹.

Bertin « suivait de près chaque année le succès de cette entreprise pour en donner des nouvelles aux particuliers chinois et aux Missionnaires de la Chine avec lesquels il entretenait une correspondance par ordre du Roi. Le P. BENOIST, de la Mission française à Pe-king, rendit compte à l'Empereur de la Chine des soins que M. Bertin avait pris pour cet ouvrage² ».

Les seize planches ne furent terminées qu'en 1774; les dernières quittances des graveurs reçues dans les bureaux de l'abbé TERRAY sont datées du 15 janvier 1774³. Elles ont 2 pieds 9 pouces de longueur sur 1 pied 7 pouces de hauteur, ou mieux 0 m. 88 × 0 m. 51. Au bas de chaque planche on trouve à gauche le nom du dessinateur, Attiret, etc., au milieu : *C. N. Cochin Filius direxit*; à droite, le nom du graveur, L. J. Masquelier, etc., *sculpsit*. Aucune légende.

On trouvera au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale un exemplaire magnifique de cette suite (O^o); il est relié aux armes de France avec les *Batailles de Pierre le Grand*, en 4 pièces. Outre cet exemplaire, on trouvera également à la Bibliothèque nationale dans l'œuvre de Le Bas et des autres graveurs, les planches qui leur sont dues. Dans l'œuvre de Cochin, j'ai vu une eau-forte de l'estampe 13 de Choffard. Il est bon de remarquer que Moreau le Jeune a gravé les eaux-fortes des 3^e et 9^e planches terminées par Le Bas; le Cabinet des Estampes en possède les eaux-fortes pures, avant toutes lettres. C'est cet état qui est de la main de Moreau⁴.

Ces planches sont peu communes, puisqu'on ne tira que cent planches en France. Brunet cite un exemplaire relié en maroquin rouge doublé de tabis, avec un volume d'explications manuscrites vendu 476 fr., Hue

1. Bib. de l'Institut, D. M., 167.

2. *Ibid.*

3. MONVAL, p. 154. M. Monval a reproduit dans son article des fragments des planches 1, 3, 7, 11, 16.

4. *Les Gravures françaises du XVIII^e siècle...* par EMMANUEL BUCHER, VI^e fascicule : *Jean-Michel Moreau le Jeune*, Paris, 1882, in-4. — Voir p. 575. Moreau le Jeune est né à Paris, le 27 mars 1741 et il y est mort le 30 novembre 1814.

